

## Lecture de *Naissances. De l'écriture québécoise*

Madeleine Gagnon

Volume 6, numéro 3, printemps 1981

Philippe Haeck

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200281ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200281ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, M. (1981). Lecture de *Naissances. De l'écriture québécoise*. *Voix et Images*, 6(3), 393–396. <https://doi.org/10.7202/200281ar>

## Lecture de *Naissances: De l'écriture québécoise*

par Madeleine Gagnon

Sans doute nous fallait-il un poète, un praticien de l'écriture, pour que la lecture universitaire soit aussi chaleureusement invitée à sortir de son carcan institutionnel; pour que le harpon critique devienne harpe, selon l'expression de Philippe Haeck, pour qu'un décentrement du logos, devienne non plus seulement l'affaire des théoriciens, mais se risque à descendre, à s'abîmer dans les œuvres produites; pour que le plaisir du texte ne soit plus le privilège d'esthètes isolés, mais s'éprouve dialectiquement et sans antagonismes, avec la lutte des classes, avec la lutte des femmes. Et finalement, pour que le passage du phallique au féminin, ne nous soit plus brandi comme slogan mais se propose quotidiennement au fil des lectures de l'événement, au fil de l'écriture.

«Ce qui naît de la pratique de la poésie (ou de la littérature), lecture et écriture, ce sont des effets libérateurs pour les individus et les collectivités. Si la littérature ne produit pas de tels effets c'est qu'elle n'est pas littérature mais discours de maîtrise qui prétend cadastrer le flot de la vie».

La thèse de Philippe Haeck rédigée aussi pour la sanction universitaire, ne craint donc pas l'antithèse. Ne craint pas la mise en rapport constante de deux discours qui souvent se perdent, le théorique et le poétique, pour graviter chacun sur son orbite feignant d'ignorer leur même provenance, le langage, jusqu'à produire d'hallucinants délires, coupés du lieu de leur source commune. Le texte de Philippe Haeck les convie à ce retour aux sources, les confronte, anime la rencontre. C'est une naissance.

L'antithèse, c'est d'entrée de jeu ces *tombes* pour naissances. Ne craint pas d'y plonger. C'est le souffle de Saint-Denys Garneau nommé damnation. C'est le rêve des livres-tombes, les bouches ouvertes, l'oreille collée aux livres-bouches, l'oreille collée aux sexes-coquillages, des femmes, le son le rire de Brecht et de Mao, le rire du bon diable. La bonne damnation. Et là, la parole est possible, le féminin. C'est l'ébullition, de l'intérieur. La Fée qui dit: «Voilà ce que savent les femmes: la douleur et le bonheur de la brisure». C'est Giguère, le poète «toutensang» sublime, c'est Dumont ici méconnu, la casserole pour la cuisine, c'est la belle lecture du *Tombeau des Rois* d'Anne Hébert, le féminin violé, la grande révolution sans armes. La femme qui sort de son tombeau.

En passant par la *Muraille de Chine*, ne craint pas le questionnement du rôle des artistes; d'affirmer le changement des consciences en même temps que celui des structures politiques, pour changer la vie; de faire couler dans sa lecture tout l'intertexte, Mallarmé-Dumont, Kafka-Giguère, les lectures des femmes — Anne Hébert. Et jamais n'est écrit ce concept d'intertextualité. *Une pédagogie de la douceur.*

Mais ne craint pas les *cris* pour autant. Pour introduire le Minautore Paul-Marie Lapointe et le Boucher Claude Gauvreau, ne craint pas le sang, les égoûts, le labyrinthe. Et comment soutenir cette descente, sans nommer le corps de la mère, sans nommer l'inconscient et sans recours direct à Freud? Pour soutenir cette chaîne suggérée, écriture — rêve — lecture, le récit de son propre rêve. Philippe Haeck lit ces poètes avec son propre cri. C'est pourquoi les syllabes sonores d'*Étal Mixte*, en apparence coupées des sèmes courants, seront déchiffrées comme des tatouages, à même le corps, comme le jazz, tatouage de ces hommes et femmes hors des discours dominants, les corps brûlés au fer de l'étrangeté.

Cependant, le danger de refus théorique à tout prix, pourrait tourner à l'obsession dénégatrice, ne pas voir, ne pas comprendre, que le théorique se fonde aussi quelque part sur un délire, et que sur ce lieu précisément du délire des images, notions, concepts stéréotypés des idéologies en place, le poétique et le théorique se conjuguent, se fument. Sur un même refus.

J'ai aimé les *tombes* et les *cris* de Philippe Haeck et j'aime les *auroras*. Il me plaît de voir, à travers sa lecture du *Théâtre en plein air* de Gilles Hénault et des *Sables du rêve* de Thérèse Renaud, un parallèle. Une même re-reconnaissance. Mais ici toutefois, la vision du fantasme me semble bien idéaliste: «Il faut voir dans les rêveries de l'esprit des images et des récits prophétiques qui énoncent des possibles» p. 128). Tributaire du surréalisme, cette conception du fantasme comme *projection libérante*. La psychanalyse, freudienne et lacanienne, nous indique au contraire, que le fantasme est un *effet* des idéologies et l'inconscient, un produit historique. Dès sa naissance, l'individu est barré, assujetti. Il ne peut projeter qu'à partir de ce qu'il a déjà induit, introjeté. Ici, en ce lieu de la thèse, une distinction entre imaginaire et symbolique eût été nécessaire.

Et nous abordons la seconde partie, *la Prise de la Parole*. Le programme de cette section constituait véritablement un défi, et ce défi, Philippe Haeck l'a relevé, avec la même lucidité, le même amour. Il n'était certes pas facile de lire, et de critiquer, les poètes d'une même génération, aux écritures encore en marche et en effervescence; de scruter les textes de poètes aussi différents que Roger Desroches, André Roy, André Gervais, France Théoret, François Charron, Sylvie Gagné; de rendre compte, pour les lecteurs québécois (et d'ailleurs, souhaitons-le), d'un mouvement poétique extrêmement vivant, mouvement qui s'est manifesté en grande partie à l'initiative des frères François et Marcel Hébert, autour de leur revue *Les Herbes Rouges*. Ici, c'est toute la production d'une année qui est analysée: 1977. Et l'on est amené à réaliser chemin faisant, que de telles années jugées parfois bien pauvres par la haute critique officielle,

avaient vu surgir d'étonnantes remises en question, politiques et poétiques; sans bruit et sans battage publicitaire, sans grand marketing, prenaient la relève historique des grands mouvements de rupture, tel celui qui entoure le *Refus Global*. Encore faut-il pouvoir y accéder, les lire et les déchiffrer. C'est ce que Philippe Haeck nous offre. Et pas trente ans plus tard. Maintenant.

Bien sûr, ce seront les écritures de rupture et d'envol, qui tisseront la toile de fond de sa lecture, celles de Nietzsche et d'Hélène Cixous surtout, des écritures de chant, de danse, de rire et de vol. De mouvements. Une lecture où, selon l'expression du scripteur «l'animation critique vainc la pâleur érudite». Et sur cette lancée il nous suggérera le sens de sa lecture de Nietzsche :

«son travail (...) ne s'oppose pas seulement aux contreculturels mais également à tous ces universitaires friands de structuralisme et de sémiotique qui permettent de jouer la carte de la science neutre, uniquement descriptive, de ne pas prendre parti dans la lutte des classes, ce qui est une façon d'être du côté de la classe dominante en faisant comme si on n'y était pas.»

La charge est dure. J'aurais ajouté le parti-pris dans la lutte des femmes. Mais le danger pourrait survenir, de réduire toute théorie critique à cette neutralité, fût-elle bienveillante, d'y voir poindre encore cette morale réaliste dont les effets sur la recherche scripturale, théorique ou pratique, nous sont bien connus. Il ne faut pas non plus oublier de fixer le revers de la médaille, de cette ferveur toute nietzschéenne, l'héroïsation, la sacralisation de ceux qui, seuls, auraient compris l'enjeu des luttes et qui s'y rivent, leurs textes en effigie. Envers qui faisait dire à Nietzsche, entre autres :

«jamais encore je ne trouvai la femme de qui voulusse enfants, sinon de cette femme que j'aime; car je t'aime, ô Éternité!»

Telle que citée par Philippe. Négation et idéalisation d'un même mouvement. Et dans la même lignée que les figures mythiques, Ève, la Vierge, l'Athènes, l'Arthémis, la Béatrice et toutes les autres. Ce retournement, je crois que Philippe Haeck l'a bien pressenti. Mais il ne l'a pas assez explicité, théorisé. Sans ces assises conceptuelles, la récupération, comme on dit, guette son heure, quelles que soient les bonnes intentions.

C'est peut-être pour cette raison que ce qui «tire les larmes» à la rencontre de l'Autre tel qu'éprouvé dans la pratique psychanalytique n'a pas été compris, pour accompagner la lecture de *Bloody Mary* de France Théoret. Pas plus que ne fut comprise la «tristesse de la jeune fille», à la source de la fabrique du texte *La Sourcière* de Sylvie Gagné. Le jeune homme distant, le promeneur cultivé et discret de *la Promenade du Spécialiste* de Roger Desroches, de même que la séduction en retrait d'André Roy, pour la psychanalyse, semblaient lui parler davantage. Et pourtant, cette tristesse et cette mélancolie, n'ont rien de sentimental ou de métaphysique. Adviennent, par elles, les chemins possibles de la désacralisation.

Elles indiquent la matérialité du lieu de la parole, pour le sujet. La coupure dialectique du sujet, dans son désir, à l'Autre et à l'Histoire. Le manque comme

distanciation sujet-idéologies, et non d'abord comme deuil affectif, encore que ce deuil en soit l'origine de sa propre venue au monde de la parole.

L'analyste, s'il fait le mort à l'autre, c'est pour que justement émerge de l'analysant la parole neuve et puissante, enfin dégagée des censures. Cette levée des barricades discursives de l'entre-deux savoir étouffant, serait impossible si la soi-disante communication, de l'entre, était maintenue. La psychanalyse n'explique pas, ne discute pas, ne raisonne pas, n'arraisonne pas. En te disant que jamais tu ne pourras rencontrer l'Autre, c'est toi qui te le dis, aucune autorité, tu t'enlèves tes propres bâillons. Tu as senti, tu as compris, que toute communication avec le dieu des idéalistes, l'Autre le Phallus, est une image, un concept, un sens, qui te disens ce qui te manque, éternellement, c'est-à-dire avant même ta venue dans le langage et après, quand ça sera mort, et tu en demeures rempli d'émerveillement. Tu t'en vas prendre le seul chemin d'amour possible, dans les luttes, tout troué, toute trouée, tu aimes. Tu t'aimes.

La mélancolie des jeunes filles est actuellement incompréhensible aux philosophes, aux poètes. Qu'ils en prennent leur parti. Elles ne veulent pas non plus que leurs livres soient sauvés, par ailleurs, ou se sauvent. Ceci, Philippe Haeck l'a bien vu. Il demeurera sans doute le premier écrivain d'ici, à oser laisser parler en lui le féminin. Et à oser le dire. Malgré les failles que trace et creuse cette option.

La troisième partie sur l'*Enseignement de la création* est tout simplement lumineuse. Retour de l'enseignant, sur son enseignement. Retour de l'écrivain, sur son écriture. Deux pratiques qui se fusent, s'éclairent, se complètent. C'est, trente ans plus loin, la suite historique des *Projections libérantes* de Borduas, texte qui d'ailleurs est présent partout dans cette thèse. Paul-Émile Borduas, Philippe Haeck, deux pédagogues qui veulent secouer la poussière de leurs tablettes, faire revivre les textes qui s'y trouvent étouffés, sortir leur métier des chaînes de la maîtrise. Deux enseignants qui ne sont ni maîtres ni gourous. Avec la même rigueur, la même tendresse. Le même sentiment d'urgence politique et la même insistance sur la jouissance subjective. *Naissances. De l'écriture québécoise* était attendu. Depuis longtemps. Une autre génération d'étudiants, d'étudiantes, comprendra que tous les adultes n'ont pas démissionné. Que la vie n'est pas morte. Que l'histoire vit. Que l'enseignement et la production poétique de ceux et celles qui l'assument y sont pour quelque chose. Ne sont pas étrangers, étrangères, à la re-valorisation d'un métier si souvent méprisé par ceux qui tiennent à ce que les choses ne changent pas.